Voyage en Beauce sur les traces de Sully et Marcel Proust

Les premiers beaux jours de mai sont propices à cette nouvelle sortie des Vieilles Pierres consacrée cette fois à l'histoire, l'architecture et la littérature. C'est donc avec enthousiasme que nous prenons la route de bon matin pour découvrir deux nouveaux sites aussi surprenants que différents. Le château de Villebon dans l'Eure et Loir nous intéresse car s'il doit sa création aux seigneurs de Villebon au XIIIe siècle, il doit surtout beaucoup de son apparence actuelle à Jeannet d'Estouteville, époux de Jeanne de Villebon, dont un parent direct Guillaume d'Estouteville fut baron d'Ivry.

Ce qui s'offre à nos regards fut bâti en 1391, en plein cœur de la guerre de Cent ans, durant la trêve des Marmousets (1389-1392) d'où son aspect extérieur semblable à une forteresse avec ses fossés, ses tours crénelées et son pont levis.

Nous y sommes accueillis par Mr Jean de la Raudière, actuel propriétaire du château, qui nous servira de guide durant toute cette matinée. Face au château, sous un soleil radieux, il nous fait un bref historique sur les illustres familles ayant été en possession des lieux au fil des siècles. Nous apprenons ainsi que s'y succédèrent les seigneurs d'Estouteville au XVe et XVIe siècle puis Maximilien de Béthune, duc de Sully, ministre de Henri IV, et sa descendance jusqu'au début du XIXe siècle. En 1812, c'est un certain Jules-Frédéric de Pontoi de la famille Pontoi-Pontcarré qui acquiert le site dont la famille restera propriétaire jusqu'en 1922. A cette date Pierre de la Raudière, grand-père de notre guide, devient à son tour propriétaire suite à son mariage en 1919 avec Elisabeth de Pontoi.

Ce synoptique verbal terminé, Mr de la Raudière nous fait remarquer que le château est construit en avancé du village fortifié selon un plan carré cerné de douves comme beaucoup d'autres sites du XIIIe siècle ; puis il nous entraine dans un parcours qui nous fait faire le tour extérieur en suivant le cours des douves pleines d'eau. Au fur à mesure que nous avançons nous découvrons chacune des 10 tours qui jalonnent le pourtour : quatre forment les angles, deux siègent au milieu de la courtine Est en protection du pont levis, une autre vient en renfort d'angle d'un second pont levis et trois autres tours s'inscrivent au milieu des courtines Nord, Ouest et Sud.

L'ensemble des façades est constitué de briques rugueuses, longues et épaisses légèrement brunâtres, battues à la main et séchées sur terre. De la forteresse d'origine il ne reste plus sur la hauteur de chacune des tours que quelques meurtrières aujourd'hui bouchées mais dont on distingue bien l'emplacement. Les ouvertures visibles aujourd'hui sont en pierre blanche avec des linteaux en anse de panier dont le galbe peut faire penser à tort que ces fenêtres et lucarnes dateraient du XVe siècle. En levant les yeux on distingue nettement un chemin de ronde qui fait le tour complet des courtines.

Alors que nous arrivons à l'extrémité de la façade Nord, nous nous détournons légèrement vers la droite pour admirer la chapelle Sainte Anne édifiée par Jean d'Estouteville avant 1530. Eclairée par le soleil elle se détache dans un écrin de verdure. L'édifice en croix pointe en son milieu une flèche qui jaillit bien droite vers le ciel. En y pénétrant nous remarquons au-dessus du portail les vestiges du blason des Estouteville dont trois écus ont été mutilés. A l'intérieur le vitrail situé tout au fond illumine toute la chapelle. Il représente un arbre de Jesse* signé de Robert Pinaigrier (peintre verrier du début du XVIIe) dans la pure tradition normande. Un autre petit vitrail datant de 1586 rappelle que c'est dans ce transept que les époux Estouteville furent enterrés. Selon notre guide c'est là également que la première duchesse de Sully (Anne de Courtenay), qui avait abjuré le catholicisme pour se marier, a fait construire deux tribunes superposées munie de jalousies d'où elle suivait les offices avec sa fille la duchesse de Rohan. D'autres éléments architecturaux ou de décors tels que les colonnettes de la clôture du chœur, la cloche portant l'inscription « Messire Jehan de Touteville » datée de 1546, les sept panneaux sculptés du retable en albâtre et les quatre statues de la vierge attirent notre regard et nos objectifs, mais il nous est hélas interdit de photographier C'est donc un peu chagrinés que nous ressortons et poursuivons notre randonnée autour du château.

Avant de revenir face à l'entrée notre hôte nous décrit le parc nous désignant l'emplacement des cours et des basses-cours et nous présentant d'un large geste les jardins qui bordent le château sur trois côtés. La création de cet ensemble avec ses allées se coupant à angle droit, comme à Sully-sur-Loire, est due à la volonté de Sully. Bien qu'il ait gardé son esprit originel, il a supporté quelques aménagements complémentaires au fil de siècles : au XVIIe construction d'un colombier abritant plus de deux milles alvéoles pour accueillir les pigeons ; au XVIIIe du temps du sixième duc de Sully installation d'une grille en fer forgé ornée des attributs de grand maître de l'artillerie et de l'écu de Béthune avec bâton de maréchal et en 1886 l'ajout de dépendances comprenant chenil de l'équipage, écuries avec mangeoire en marbre, maison du régisseur, conciergerie et orangerie). S'agissant des différents plans d'eau Mr de la Raudière nous précise que le canal qui borde la chapelle du côté de l'ancien cimetière des chanoines (devenu aujourd'hui potager) fut creusé en 1608 tandis que l'étang fut créé plus tard par Sully.

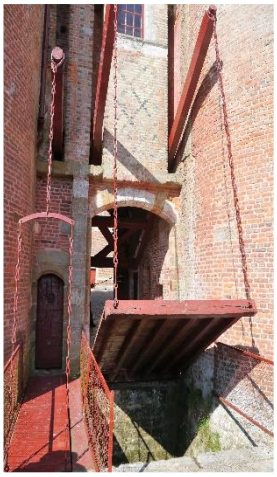
La chapelle, et sa tourelle

Les courtines en blocs de grison, l'appareillage en brique et les ouvertures à meneaux encadrées de pierres blanches

Le pont levis surmonté des armoiries de Sully

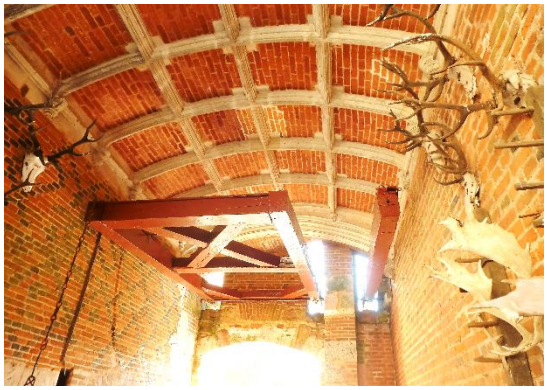
Alors que nous apprêtions à regagner la façade nous avons le privilège d'apercevoir au loin, éclairé de quelques rayons de soleil filtrés par les arbres, une petite horde de biches traversant la partie ombragée du parc. Une occasion pour notre guide de nous faire remarquer que le site fut longtemps le théâtre des nombreuses parties de chasses.

En scrutant de plus près la façade d'entrée on y remarque les groupes de corbeaux de pierre jaunâtre qui supportent l'encorbellement situé à gauche du pont-levis. Ce sont ceux qui subsistent du XIVe siècle. Poursuivant son discours notre guide attire notre attention sur les éléments de grès jaune, gris et rouge dans lequel sont taillées les deux portes d'entrée et la base de certaines tours pour nous signifier qu'ils proviennent d'une carrière sise à quelques mètres de Villebon. Le pied des courtines sont constitués par des blocs de grison, une sorte de poudingue de silex et d'argile ferrugineuse, qui proviennent de l'ancien château de La Gatine dont Villebon dépendait jadis. Les ouvertures à meneaux et encadré de pierres blanches qui ornent la façade datent du XVe et XVIe siècle. En levant la tête nous pouvons voir l'appareillage de briques à losanges noirs qui depuis le XVIe siècle forme le chemin de ronde en surplomb du pont-levis en remplacement des mâchicoulis. Deux lions en pierre sculptée, aux armes de Jean d'Estouteville et de Diane de La Barre son épouse, encadrent le pont levis restauré de façon absolument conforme à ceux existant au XIVe siècle, d'après une maquette de Viollet-Le-Duc.



Les armoiries de Sully

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique



Avec un trait d'humour notre hôte, propriétaire du site, nous explique que c'est sans doute l'un des derniers qui soit relevé tous les soirs pour la garde de ses habitants. Afin de nous prouver son parfait état il nous fait une démonstration de son fonctionnement avant que nous pénétrions dans la cour intérieure. Le passage qui succède au pont-levis est formé d'une voûte à caissons caractéristique du XVIe siècle. Les parois qui la supportent sont ornées de massacres de cerfs et de daims dont beaucoup datent du sixième duc de Sully. Notre attention est attirée par des crochets de bois dont on nous dit qu'ils supportaient au XVIIe siècle les hallebardes et les mousquets du corps de garde de la Compagnie des Suisses du Grand Sully

La cour révèle deux réfections d'époques différentes et bien distinctes datant de la fin du XVe siècle et du début du XVIe siècle.

De la partie d'origine, subsistant de l'incendie de 1462 alors que Louis XI y résidait, nous distinguons à l'angle Sud Est les murs en briques grossières et la tour escalier hexagonale également en briques mais d'une facture plus régulière. La porte de la tour avec son galbe en accolade, les fenêtres à meneaux et fines colonnettes sur plusieurs étages, les bases de murs en pierres grises rattachent nettement cette partie de la construction au XVe siècle. Tout le reste date du début du XVIe ou du XVIIe siècle. On y reconnait bien le style renaissance dont Jean d'Estouteville seigneur de Villebon (l'un des principaux capitaines de François 1er) avait rapporté le goût de ses campagnes d'Italie. Les arcades de la façade Ouest forme une galerie. L'appareillage de briques de ces époques est moins rose avec des éléments plus plats et plus réguliers. Sur la face Nord, au linteau de l'une des lucarnes, figure une petite sculpture rappelant la tête de more** du cimier*** des armes des Estouteville que nous avons vu par trois fois : aux clefs de la voûte d'entrée, au bas du plafond de l'escalier dit des Suisses et au-dessus de la porte de la chapelle. Couronnant la porte du grand escalier, deux niches Louis XIII abritent un buste de Sully daté de 1634 et celui de sa seconde épouse Rachel de Cochefilet. Le monogramme qui y figure est composé des initiales du nom de cette dernière, de celui de Maximilien de Béthune et de ces deux monogrammes superposés. Les soupiraux au Nord sont masqués par un cadran solaire de 1636. Dans l'angle Sud-Est figure un puits qui sert à la fois à la cour et à la cuisine.

Mr de la Raudière nous explique que c'est dans cette cour que l'équipage du marquis de Pontoi opérait les curées froides aux flambeaux et que c'est dans ces lieux que Jean d'Estouteville a reçu en 1545 pour un repas, François 1er, son épouse Eléonore d'Autriche, le dauphin futur Henri II et sa femme Catherine de Médicis ainsi que Marguerite de Valois, reine de Navarre, grand-mère du futur Henri IV.

Fort de ces précisions historiques, nous pénétrons dans le château par la galerie du rez-de-chaussée. Au mur une peinture réalisée entre 1629 et 1679, à la commande de la première duchesse de Sully, représente les huit domaines de son époux : Sully-sur-Loir, Rosny, Villebon, Courville, Montigny-le-Chartif, Champron-en-Gatine, Nogent-le-Béthune et La Chapelle Angillon. Nous poursuivons la visite avec la salle commune qui, du temps de Sully, servait de salle à manger avec quatre tables dont une de quatorze pieds avec tréteaux et deux grandes balancelles. Dans son prolongement nous traversons le cabinet dit des illustres. Pièce où les convives se réunissaient après le repas et qui doit son nom au fait qu'autrefois les murs étaient parés des portraits des papes, rois, princes et autres illustres personnages.

* *Dans le cas présent il s'agit dune tête de vieillard portant un bonnet*

** *Ornement qui forme la cime d'un casque mais également figure (animal, personnage ou objet) qui se place au-dessus du timbre d'un écu.*

Quittant cette pièce nous rejoignons, tout au bout de la galerie, un appartement où se trouve la chambre de Sully (là où aurait été déposé son corps après sa mort). Surpris par l'ambiance obscure et le dépouillement de la pièce, nous interrogeons notre hôte qui nous dit : « il est impossible de savoir comment c'était meublé avant, car l'inventaire dressé peu après comporte seulement la mention : ici grande pièce vide. La seule certitude est qu'à ce moment-là, comme le voulait la tradition, la pièce fut vidée puis peinte toute en noir. La dépouille de Sully exposé sous un velours noir avec des bandes de moire d'argent et les armes de la maison de Béthune aux quatre coins. ». Revenus à la lumière nous gravissons à l'étage.

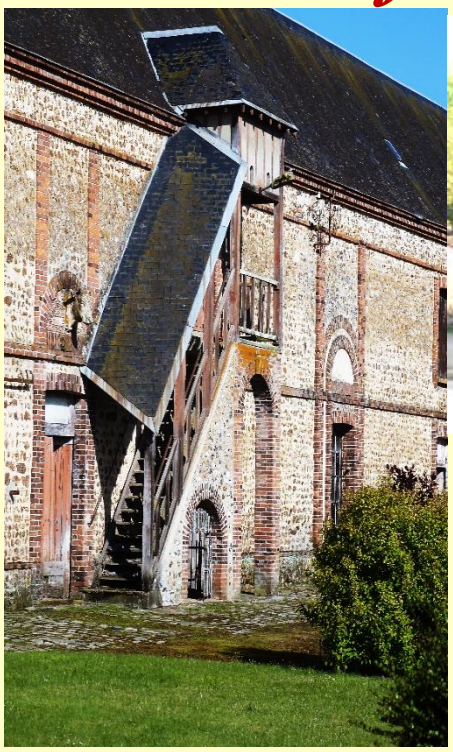
Les appartements et l'ameublement qui s'y trouvent ont conservé à peu près l'aspect qu'ils avaient du temps des Sully, sans que les deux siècles suivants y aient apporté de grave modification. Ce sont des grandes salles, de longues galeries avec des tentures, jalonnées de hautes et larges cheminées de marbre ou de menuiserie, avec leurs plaques armoriées et leurs vieilles garnitures en cuivre doré. Nous y remarquons des tapisseries historiées, de grands fauteuils, des meubles en marqueterie, des poutres peintes et dorées ainsi que des peintures murales et des blasons, tels qu'ils étaient, sinon du temps de Sully lui-même, au moins du temps de ses successeurs les plus rapprochés. Tout au bout d'une galerie où figurent de nombreux souvenirs qui se rattachent au vieux château et à ses illustres hôtes, notamment un petit oratoire décoré de peintures représentant des scènes de l'ancien et de Nouveau Testament, Monsieur de la Raudière nous montre, resté dans son état originel, le lit où couchait Henri IV et celui où mourut Sully.

C'est par cette dernière vision que nous achevons cette première visite. De retour dans le parc nous jetons un dernier regard sur l'ensemble puis nous prenons congé de notre hôte pour nous rendre à « L'Ascalier ». Un petit, mais génial, restaurant à Brou où dans une ambiance chaleureuse nos papilles gustatives allaient redécouvrir toutes les saveurs d'autrefois au travers d'un superbe repas fait de mets locaux aux saveurs raffinées.

En y arrivant nous l'ignorons encore, mais sans le savoir au fil des conversations et des agapes, nous allions nous laisser entraîner dans le thème de notre après-midi consacrée à la visite de la Maison de Tante Léonie à Illiers Combray, Marcel Proust et surtout plonger dans l'univers de son célèbre ouvrage « A la recherche du temps perdu ».

(Suite page suivante)

Nous avons également pu voir … la ferme



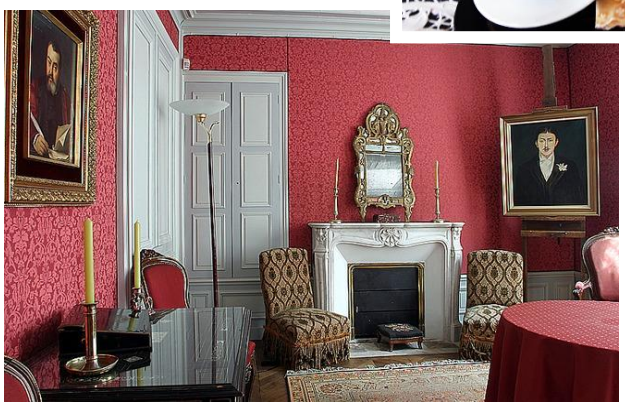
Le village de Villebon est une petite ville fortifiée. Elle est édifiée sur le flan Nord du château selon un plan carré. On y accède par trois portes portant le nom des communes environnantes vers lesquelles elles s'ouvrent. Essentiellement composée de petites maisons, la bourgade s'articule autour d'une grande ferme dite « La ferme de l'écu de Béthune » en raison de celui qui fut le maître de ces lieux durant plusieurs siècles. Séduit par l'unité architecturale et la beauté de l'ensemble nous nous sommes attardés à parcourir les rues et à errer dans la cour de la ferme dont les bâtiments qui la cernent ont conservé l'aspect régional et le caractère typique de leur fonction révélé par la conception et l'ornementation en leur fronton.

Immersion dans l'univers romantique de l'enfance de Marcel Proust

Aménagée en musée, la maison blottie au sein du petit village d'Illiers Combray conserve tout son caractère provincial avec son jardin fleuri et sa façade aux embrasures de fenêtre cernées de mosaïques bleues et blanches. Propriété de Jules et Elisabeth Amiot, oncle et tante paternels du futur écrivain. C'est là que le jeune Marcel Proust passa ses vacances, entre six et neuf ans, avant d'être contraint d'y renoncer à cause de ses crises d'asthme. C'est également dans cette demeure que dans l'ouvrage cité plus haut la "tante Léonie" offre rituellement au héros la petite madeleine qui bien des années après fera renaître tout Combray.

Après avoir traversé le jardin et le hall d'accueil, nous découvrons l'intérieur de la bâtisse resté pratiquement intacte. Dans la cuisine nous pouvons voir sur la table une foule d'objets du quotidien : une cafetière, des assiettes à lisérés bleus, un pain de sucre, deux jattes pour faire de la compote, une carafe en terre. Accrochée au mur, c'est une collection de casseroles de toutes dimensions qui attire notre regard. Sur le buffet, il y a des assiettes pour les asperges et le fameux service à crème au chocolat. Dans la salle à manger, où Mr Swann était reçu à manger pendant que le jeune Proust attendait son baiser du soir, la décoration est restée la même.

Sur la cheminée la pendule marque les heures. L'almanach et encore accroché près des fenêtres et sur le mur les fameuses assiettes des Mille et une Nuits sont accrochées. Dans un petit salon, dit oriental, nous contemplons des objets ramenés de ses voyages du Maghreb : un vase berbère, une carafe, un porte Coran, deux tableaux et un superbe vitrail.



A l'étage figure la chambre de l'enfant Proust et la chambre de la Tante Léonie qui était hypocondriaque. La première rassemble la plupart des objets dont l'auteur parle dans son œuvre : la lanterne magique, la commode, la pendule sur la cheminée en marbre et sur sa table de chevet, le fameux roman de George Sand « François le Champi » que lui lisait sa mère.

Dans la seconde nous pouvons voir sur la table de chevet des livres pour la messe, une statuette de la Sainte Vierge, une bouteille de Vichy, un verre pour prendre sa pepsine et la fameuse madeleine avec la tisanière et les feuilles de tilleul..

Gravissant l'escalier nous arrivons sous les combles, nous sommes surpris de nous trouver face à une exposition des photographies de Paul Nadar, qui présente une évocation de la haute société parisienne à l'époque de Marcel Proust. En regardant avec attention nous nous apercevons que l'ensemble propose une promenade sentimentale et vivante à travers une galerie de portraits des célébrités qui ont, directement ou indirectement, inspiré les personnages de l'ouvrage de Proust « *À la recherche du temps perdu* »: la vie des salons, les personnalités du monde de l'art et certains des modèles qui inspirèrent Proust dans la création de ses personnages comme celui de Swann. Chacun d'entre nous passe un long moment à regarder ces instantanés de l'époque et à écouter notre guide intarissable sur la vie et les relations de ses personnalités durant la vie de l'écrivain.

Notre visite s'achève dans une salle musée située au rez-de-chaussée. Elle rassemble de nombreux documents sur l'écrivain, sa famille et ses proches : plusieurs portraits du père et de sa mère, du mobilier Proust-Weil rapatrié du boulevard Haussmann (comme le canapé où s'asseyait Proust), des photographies, des correspondances, des manuscrits et documents familiaux (comme une copie de son épreuve de français du baccalauréat). Deux vitrines complètent la salle: l'une dédiée à Céleste Albaret servante dévouée de Marcel Proust et l'autre à la famille Amiot.